

GARE A VOUS, JEUNES FILLES

Un journal de Kermesse, comme je le comprends, devrait réunir dans sa rédaction un nombre très varié de sujets dont le principal, ayant trait à celui de la charité, serait dévolu aux St Vincent de Pauls de notre presse, et Dieu sait s'il en pulule !

En deuxième lieu, et pour jeter quelques rayons sur ce thème un peu antique et solennel des exhortations à délier les cordons de nos bourses au profit des malheureux, je classerais les écrivains humoristes chargés spécialement de distraire et d'égayer les amis pendant qu'on les dépouille de leur numéraire.

Puis, fermant la marche, je ferais donner le corps de sauvetage des moralistes ayant pour mission de prodiguer leurs sages conseils à la jeunesse et lui signaler les écueils toujours si nombreux des grandes réunions mondaines.

Nom, autant le dire tout de suite, je me place humblement dans cette dernière catégorie, vû mes fortes propensions à l'apostolat.

Je m'adresse donc aux jeunes filles, non pour leur faire des compliments dont elles n'auraient cure, d'ailleurs, venant d'un vieux papier brûlé, comme moi, retiré de la circulation depuis bientôt cinq ans, mais pour leur indiquer un moyen presque infailible de prévenir leurs jolies têtes contre certaine coiffure que, malgré la multiplicité des modes pour chapeaux, elles ont toujours tenu et tiennent encore en horreur : Je veux parler du bonnet de Ste Catherine !

Mon intention en exhumant ce couvre-chef exécré, est, je l'avoue cyniquement, de m'en servir comme d'une épée de Damoclès pendant toute la durée de cette morale.

Ceci dit, j'aborde sans plus tarder mon sujet en affirmant qu'il existe chez vous, mes demoiselles, deux espèces de coquetteries : la bonne et la mauvaise.

La bonne, qui consiste à exploiter avec infiniment de tact et de finesse toutes les ressources que le Créateur a mises à notre disposition en vue du doux empire que vous êtes appelées à exercer sur l'homme.

La mauvaise, faite de délicieuses cruautés et de candides tromperies et dont, avec un dilettantisme qui nous semble affecté tant il est incompatible chez des êtres naturellement si tendres et si bons, vous vous amusez à torturer vos victimes.

Eh bien, c'est contre l'abus de ces petits triomphes que je veux vous prémunir, triomphes équivalant quelquefois à de lamentables défaites, car l' amoureux déconcerté et humilié pourra vous paraître très drôle dans sa colère d'adolescent, souvenez-vous toutefois que...

Potit poisson deviendra grand !

et que les blessures au cœur, — lisez à la vanité — sont bien lentes à se cicatriser.

Ecoutez-le plutôt au sortir de ce premier roman, où il s'était jeté avec toute la fougue de l'inexpérience :

— Elle m'a repoussé, gémit-il, les coudes appuyés sur sa table d'étudiant, tandis que de silencieuses larmes roulent de ses joues sur son code civil.

Mais soudain, sa physionomie de martyr revêt une expression de révolte, ses yeux, tout-à-l'heure deux sources d'eau salée, se sont séchés sous le vent de tempête qui gronde dans son cerveau :

— Elle s'est moquée de moi, hurle-t-il !

Puis se drapant dans son orgueil, histoire de cacher les égratignures faites à son amour-propre, il part en guerre contre l'élément féminin qu'il accuse en bloc de sa déconvenue.

De ce moment date chez lui l'apparition des premiers symptômes d'un scepticisme qui va s'aggravant à chaque nouvelle rebuffade de votre part.

Cette tentative ratée d'enlèvement vers le bonheur lui a rappelé l'infortuné Icare — vous savez, ce jeune présomptueux dont la culbute causa jadis tant d'émoi parmi les dieux de l'Olympe ? — et il se promet bien de ne plus risquer ses ailes sans être muni, au préalable, d'un parachute.

Voyez-vous ce galopin philosophe calculant déjà avec son cœur à un âge où l'exhubérante nature est le plus prodigue en coups de tête, le voyez-vous analysant ses sensations, compriment les élans de son âme et réglant, ainsi qu'avec une clef, son petit chronomètre moral de façon à en conserver l'absolu contrôle !

Et vous le trouvez amusant le précoce vieillard ? Vous en riez ?

Prenez garde. Il finira lui par se prendre au sérieux et, qui pis est, il entrera sérieusement dans le nouveau rôle qu'il s'est choisi, celui de prendre les cœurs d'assaut tout en conservant le sien intact.

C'est ainsi que vous le retrouverez un jour, passé maître dans cette classe incommode de roués qui s'acheminent à travers l'existence en longeant de trop près la propriété d'autrui.

Triste ! profondément triste, n'est-ce pas, mesdemoiselles, le spectacle de cet apprenti flibustier se dépouillant hâtivement de son enthousiasme et de sa jeunesse afin de gagner plutôt ses épaulettes ?

C'est pourtant un peu votre œuvre.

Vous vous êtes emparé, vous, petite fauvette, du rossignol à son premier saut hors du nid et au lieu de lui désigner du bout de votre bec rose le sentier qui conduit aux affections vraies et durables, vous l'avez fait trébucher, le pauvre oisillon, dans le filet de votre moqueuse indifférence !

GABRIEL MARCHAND.

YVETTE

[POUR LE JOURNAL DE " LA KERMESE "]

Yvette était une toute petite femme, fort gentille, qui avait bien son importance. Cependant, il ne faut pas croire que cette importance eût attendu le nombre des années, puisque Yvette n'avait encore que trois ans.

Mais l'importance est une chose très relative, et une jeune demoiselle de trois ans se croit tout aussi considérable qu'une personne de trente ans. Je dis trente ans, puisqu'il est bien reconnu que jamais une femme n'a consenti à passer au-delà de cette extrême limite.

Or, si Yvette était persuadée de son importance, il y avait encore plusieurs autres questions sur lesquelles elle avait ses idées bien à elle.

Par exemple, la question des Fées. Pour elle, les Fées existaient aussi naturellement, aussi véritablement que les oiseaux, les fleurs, les lapins et les petites filles.

Et elle n'avait peut-être pas tort.

Tout dépend du point de vue auquel on se place.

Et les faits les plus importants, dans l'histoire de l'humanité, ont souvent été produits par cette cause en apparence si lointaine et en réalité si proche de tout événement.

Mais, l'histoire de l'humanité n'a absolument rien à faire avec l'histoire de ma petite héroïne, qui s'en moque bien du reste.

Yvette avait une bonne qui lui donnait ses soins avec beaucoup d'affection et qui avait en outre la mission de l'initier aux éléments de toutes les sciences plus ou moins scientifiques qui entrent aujourd'hui dans l'éducation très étendue que reçoivent nos jeunes demoiselles pour les préparer au terrible *struggle for life*.

Or la bonne avait remarqué, en donnant ses leçons, ou plutôt ses notions d'histoire — comprenant tous les pays connus et autres lieux circonvoisins, — que la petite fille ne prêtait une solide attention qu'aux récits où se mouvaient des fées et autres personnages légendaires dont tous les enfants raffolent.

Ce n'est pas un fait absolument nouveau. Mais le père d'Yvette, qui n'avait pas l'avantage de croire aveuglément à la compétence de la bonne — le malheureux ! — trouvait que le sur-naturel prenait une trop large part dans les histoires que l'on racontait à la petite, et craignait

que son esprit ne fût faussé par ces hautes fantaisies dont il faudrait considérablement rabattre, plus tard, dans la vie réelle.

Peut-être n'avait-il pas tort.

Remarquez bien que je ne suis pas assez hardi pour prononcer un jugement. J'avance modestement une hypothèse sur ce point redoutable d'éducation.

Et par le temps qui court, il est prudent de se tenir dans le vague des hypothèses.

Après plusieurs sermons du père sur le sujet, la bonne comprit, ou feignit de comprendre qu'il lui fallait modifier un peu son cours : elle résolut de guérir la petite de son goût pour le merveilleux, et s'imposa la tâche de détruire d'un seul coup les fées, les géants et autres génies qui jusqu'ici avaient servi de thème à ses broderies historiques.

Mais voyez comme les résultats ne répondent pas toujours à nos meilleurs intentions et, comme contrairement à ce qu'affirme les philosophes, il est souvent plus facile d'ériger que de détruire, surtout quand il s'agit de travailler sur l'âme des enfants.

Dans les histoires de la bonne, les fées ou les génies entraient invariablement en scène les jours, et surtout les soirs où il y avait un grand vent, un orage avec du tonnerre.

Et la petite Yvette était tellement frappée de cette idée que, les soirs d'orage, il lui était impossible de s'endormir seule dans son petit lit. Il fallait que la bonne vînt s'asseoir près d'elle et lui tint la main jusqu'à ce que le sommeil fût venu. Et encore, malgré cela, la petite frissonnait et s'agitait chaque fois que le vent, s'engouffrant dans la cheminée, faisait entendre des ronflements plus forts que de raison.

Donc, un soir d'octobre, comme le ciel avait mauvaise apparence et que le vent commençait à secouer durement les arbres du jardin, la bonne était assise près d'Yvette couchée dans son petit lit et lui racontait des histoires en attendant que le sommeil vînt clore les petites paupières alourdies.

— Tu vois, ma fille, disait-elle, que toutes ces idées de fées et de géants sont des contes en l'air, bons pour amuser les toutes petites filles, mais peu faits pour effrayer une grande fille qui aura bientôt ses quatre ans. Du reste, nous n'avons jamais vu de fées, ni de génies, même les soirs de tempête ; et tu peux dormir tranquille, rien ne viendra nous déranger, je te le promets.

— Cependant, dit la petite, n'entends-tu pas quelque chose dans la cheminée ? On dirait des froissements d'ailes et des petits cris, comme les fées doivent en faire quand elles ont quelque chose qui leur donne de l'humeur.

— Non, ma petite, ces bruits d'aile et ces cris viennent des grosses hirondelles noires, appelées *ramoneurs*, qui nichent dans les cheminées et dont le vent vient déranger le nid. Sans doute que notre cheminée — qui ne sert que l'hiver, — contient plusieurs de ces nids, et cela t'explique les bruits qui nous viennent par le ventilateur.

Cependant, la petite n'était pas persuadée et les restes de sa vieille foi livraient en elle une rude bataille.

— Je t'assure, répétait la bonne, que ce sont les ramoneurs : et tu verras, demain, nous ferons visiter la cheminée par un véritable petit ramoneur qui nous fera toucher du doigt, en preuve de ce que te dis.

En ce moment un coup de vent épouvantable s'abattit sur la maison et s'engouffra en grondant dans la haute cheminée. Les bruits d'ailes ne s'entendaient plus, mais les cris perçants redoublaient de violence.

La petite Yvette tenait ses deux mains sur ses oreilles, bien certaine de voir apparaître d'un moment à l'autre une fée ou un génie, peut-être un horrible géant.

Oh ! la petite folle qui redoute la fée et surtout le génie que tant de gens appellent en vain !

Au moment où la bonne allait recommencer ses reproches et faire sentir de nouveau tout le ridicule des craintes de la petite fille, un oiseau tout noir vint s'abattre, avec un cri perçant, sur le tapis de la chambre, puis se releva et alla battre de l'aile et du bec aux vitres de la fenêtre.

La petite fille poussa un grand cri et se fourra la tête sous ses couvertures.

— Tu vois bien, pauvre folle, je te l'avais dit, c'est un ramoneur, une hirondelle noire. Tiens je vais lui ouvrir la fenêtre.

Ce qu'elle fit, et l'oiseau, délivré, s'envola dans la nuit.

— Voilà, ajouta-t-elle, ce qu'il en est des fées et des génies.

— Tout cela est bien bon, dit la petite, qui tremblait encore de frayeur ; mais tu m'as toujours dit que les fées et les génies pouvaient prendre toutes les formes, et que les mauvais génies, surtout, se changeaient en oiseaux noirs.